

dans le groupement des figures. Ces grands coloristes composaient avec la lumière, tout en réglant l'action de la scène et l'attitude des personnages, de manière à concentrer le tout en un effet d'ensemble.

Au précédent article, j'ai parlé incidemment du rôle de l'accessoire. Dans toute composition, dans toute œuvre d'art soit picturale, soit plastique, ou architecturale, dès qu'une figure, un détail, un ornement n'apporte aucune valeur à l'ensemble et est plutôt une surcharge, il faut l'éliminer.

Ici Becker offre un exemple de la vérité de ce principe élémentaire en art, par l'introduction de l'enfant qu'il assied sur le degré de la balustrade. Cette figure distrait le regard et n'a aucune valeur ni par elle-même ni dans le jeu de la scène; elle dérange toute la symétrie de la composition et n'entre en rien dans l'action, le mouvement général qui va convergeant sur l'image de la Madone. L'artiste, que l'on me permette cette expression un peu triviale d'atelier, s'en est servi comme bouche-trou et là où ce n'était pas nécessaire. Que, par la pensée, l'on enlève, l'on supprime cette petite poupée, toute charmante qu'elle soit, il sera facile de se convaincre que le machinisme est complet, se tient parfaitement sans cette pièce; le vide que l'enfant occupe n'a nul besoin d'être aveuglé; ce petit espace peut rester libre et le tableau y gagnerait s'il en était ainsi.

Je me rends parfaitement compte des raisons qui ont déterminé l'artiste à placer là une figure d'accessoire. D'abord en coloriste, il a voulu établir une note de transition entre la robe de la chanteuse et la toge du vieillard; ensuite il a cru accentuer encore le sentiment de la prière du cœur exprimé par ce dernier et le jeune cavalier à genoux. Eh bien, la note de transition, si elle était nécessaire — ce que je ne puis juger parfaitement, n'ayant point le tableau sous les yeux — pouvait être fournie par un autre moyen. Quant au sentiment de ferveur, de recueillement, qui se dégage des deux personnages cités plus haut, il n'est nullement amplifié de l'adjonction de ce tiers lilliputien. De plus, ainsi que je viens de le dire, que l'on voile, que l'on dérobe au regard pour un instant la figure désignée, et l'on se convaincra que la scène acquiert aussitôt plus de grandeur, plus de solennité.

Mon intention n'est cependant point de vouloir amoindrir le mérite d'une œuvre qui se recommande par tant de qualités maîtresses. Ma critique est plutôt une exposition de principes d'esthétique qu'une censure. L'*Ave Maria* de M. Becker est un tableau d'envergure et de grand style, bien que la donnée en soit simple et ne sorte point des incidents journaliers. Il n'est pas donné